

**PORTRAIT DU PAUVRE EN HABIT DE
VAURIEN***Eugénisme et darwinisme social*¹**Michel HUSSON****Présentation de l'ouvrage
par Roger BERTAUX, Sociologue
Janvier 2024**

Michel Husson (1949-2021), auteur de cet ouvrage, est un économiste contemporain, récemment décédé. Il commence sa carrière comme administrateur de l'INSEE, puis occupe plusieurs postes successifs dans les services statistiques du ministère de l'Économie et des Finances, finalement après un passage au Mexique, il travaille comme chercheur chargé du groupe Emploi à l'IREES (Institut de Recherches Économiques et Sociales). Il a été un militant très engagé à gauche (Attac, économistes atterrés...) dans une démarche proche du marxisme. Entre autres publications, il a écrit ce livre dans un souci de réhabilitation des pauvres et des chômeurs, et plus généralement des classes populaires, le plus souvent stigmatisées à la fois par les politiques et par nombre d'intellectuels passés et présents, et dans un souci de marquer combien beaucoup de scientifiques ont été et sont toujours, sur ce sujet, plus dans une logique de reproduction de clichés douteux que dans une démarche vraiment scientifique.

Cette présentation s'adresse en particulier à tous ceux et celles qui ont participé, chacun à sa manière, aux journées d'étude sur la pauvreté², engagées par l'AREHSS³ et le CNAHES⁴ ces dernières années. Jacques Bergeret m'a en effet sollicité d'abord pour prendre connaissance de cet auteur et de ce livre, que je ne connaissais pas, et ensuite pour en faire une présentation succincte, qui soit une invitation à la lecture. Je me suis permis, pour faciliter la lecture, de développer moi-même quelques éléments de théorisation, concernant certains auteurs particulièrement cités ou évoqués (Adam Smith, Thomas Robert Malthus, Charles Darwin) par Michel Husson, mais dont les traits majeurs de leurs raisonnements n'étaient pas exposés par ce dernier.

¹ Éditions Syllepse, Lausanne / Paris, 2023 (325p).

² *Les pauvretés d'hier, d'aujourd'hui... et de demain*, journées d'étude des 12 janvier 2021 et 7 novembre 2023 Nancy, Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle. Actes et espace dédié au colloque par le site cnahes.org > pages régionales Grand Est : <https://www.cnahes.org/le-cnahes-en-regions/grand-est/la-delegation-regionale/travaux-en-cours/les-pauvretes-dhier-daujourd'hui-et-demain/>

³ Association Régionale pour l'Étude de l'Histoire de la Sécurité Sociale Grand Est, Lorraine Champagne-Ardenne, partenaire de la délégation CNAHES Grand Est.

⁴ Conservatoire National des Archives et de l'Histoire de l'Éducation Spécialisée et de l'Action Sociale. Site : cnahes.org

Cet ouvrage est centré sur les manières négatives de regarder les pauvres : des vauriens (qui ne valent rien), dans la période historique des sociétés occidentales des 18^e à 20^e siècles, principalement en Angleterre, avec des remarques moins développées sur les périodes antérieures et sur l'actualité présente. Sans doute, beaucoup d'analyses de ces questions ne sont pas nouvelles, bien des historiens et sociologues ont écrit sur cette thématique ; mais pour ma part cet ouvrage apporte des connaissances précises, me semble-t-il peu connues, sur l'Angleterre, sa législation concernant les pauvres, sa gestion de la question irlandaise, les raisonnements économiques et démographiques de qualification de la pauvreté et de légitimation (ou de disqualification) des institutions d'« aide » aux pauvres. Plus encore, une grande partie de cet ouvrage est consacrée à une approche spécifique : l'utilisation des théories de Charles Darwin sur l'évolution des espèces et sur la sélection qui en est le moteur dont les effets principaux sont d'étendre la stigmatisation des pauvres d'une part à l'ensemble des couches populaires à l'intérieur d'une même nation d'appartenance et d'autre part aux races dites inférieures au plan planétaire, races inférieures dont il conviendrait d'enrayer le développement, voire qu'il serait utile d'éliminer (darwinisme social et eugénisme)...

1. Un regard stigmatisant sur les pauvres, une disqualification de l'aide qui leur est accordée

Les premières législations contraignant les indigents valides à travailler apparaissent en Angleterre autour de 1349 avec le Statute of Labourers du roi Edward III. Husson n'en dit pas plus sur ce point, mais on sait par ailleurs (cf. le sociologue Robert Castel⁵) qu'en France, à la même date, le roi Jean Le Bon promulgue un décret qui va dans le même sens que la législation anglaise : une distinction est établie entre pauvres valides et pauvres invalides, contraignant les pauvres valides sans travail à prendre les emplois que les autorités locales leur proposent et au tarif qu'elles leur imposent, faute de quoi ils seront sanctionnés. A ces mesures s'ajoute l'interdiction aux institutions d'aide et aux particuliers de porter secours aux pauvres valides.

La reine Elisabeth I^{ère}, un siècle et demi plus tard (1597, 1601), promulgue ce qui sera communément appelé « les lois sur les pauvres » : dans le cadre des paroisses, une assistance sera donnée aux pauvres inaptes au travail ; les aptes au travail (« indigents, chômeurs, mendiants, voleurs et vagabonds ») seront mis au travail ; les propriétaires terriens de la paroisse seront taxés de manière à procurer les matières premières nécessaires au travail de ces derniers (« lin, chanvre, laine, fil, fer » ...), et également nécessaires à l'assistance accordée aux inaptes au travail, « boiteux, handicapés, vieillards, aveugles ... ».

Les « workhouses », maisons du travail, apparaissent un peu plus tard, 1722, accentuant la pression sur la mise au travail des sans travail (les workhouses anglaises ne disparaissent qu'en 1948). Pour Michel Husson, les workhouses anglaises semblent dans un premier temps « réserver l'assistance aux seuls pauvres qui acceptent d'y entrer » (p. 57) et d'y travailler ; dans un deuxième temps (Gilbert's Act 1782), ces workhouses sont réservées « aux seuls vieillards et impotents »⁶.

⁵ *La question sociale commence en 1349*, Cahiers de la recherche sur le travail social, Université de Caen, n°16, 1989.

⁶ Le développement de Michel Husson sur les workhouses de cette période est extrêmement bref, dix lignes (p.57). Il me semble utile de compléter par d'autres auteurs, qui ont en commun d'insister sur plusieurs dimensions présentes dans ces institutions, la mise au travail forcé (pas toujours mise en œuvre, car la réalisation se heurte à beaucoup d'obstacles), l'enfermement (idem), la moralisation et l'évangélisation : Michel Foucault (*Histoire de la folie à l'âge classique*, Plon, 1961 - *Surveiller et punir, naissance de la prison*, Gallimard, 1975), Robert Castel (note précédente), Bernard Bellande (*L'ancien hôpital d'Issoire*, Imprimerie Universitaire d'Issoire, 1963), Philippe Sassier (*Du bon usage des pauvres*, Fayard, 1990), Jacques Carré (*La prison des pauvres - L'expérience des workhouses en Angleterre*, Éd. Vendémiaire, 2016).

Michel Husson insiste moins sur la description de la manière dont ces nouvelles institutions fermées fonctionnaient que sur les classifications concernant les personnes concernées. A ce propos il cite longuement un responsable de la police de l'Est londonien qui distingue les pauvres laborieux et les indigents ; les premiers disposent certes de très peu de ressources pour vivre, cependant ils ont un travail et un salaire, sans aucun doute faible, mais ce travail constitue la base nécessaire « de la richesse, du raffinement et du confort » de la société (p. 58). Au contraire l'indigent, dépourvu de moyens de subsistance, est « incapable de travailler pour l'obtenir ». C'est donc « l'indigence et non la pauvreté qui est le mal, (l'indigence est) l'une des plus grandes calamités qui puisse affliger la société civile, puisque, à quelques exceptions près, elle engendre tout ce qui est nocif, criminel et vicieux dans le corps politique » (p. 58). Plus connu que ce policier londonien, le philosophe anglais Jérémy Bentham, auteur du fameux Panopticon, développe cette approche en la reformulant dans la logique du raisonnement économique dit « utilitariste », fondé sur la manipulation des plaisirs et des peines, des incitations et des désincitations, cadre dans lequel s'exerce le libre choix (apparent) des individus dans une société libérale (p. 59 à 65).

Manifestement travailler, en Angleterre comme en France et dans d'autres pays européens, est le critère majeur de distinction qui fonde pour les uns leur utilité et donc leur reconnaissance sociale, et pour les autres leur inutilité (« les inutiles au monde ») et donc leur stigmatisation. Lutter contre l'indigence consiste dès lors à la fois dans la mise au travail forcé et dans une action de moralisation des conduites (voire d'évangélisation, cf. la compagnie du Saint Sacrement en France, voir aussi les analyses de l'historien italien Giacomo Todeschini sur la vision franciscaine de l'économie et la bonne conduite chrétienne en matière économique).

En 1795, apparaît en Angleterre une approche tout à fait différente, dite du « Speenhamland Act », du nom d'une petite ville du sud de l'Angleterre, qui instaure une nouvelle forme d'aide aux pauvres : il s'agit de verser aux familles une somme d'argent égale à la différence entre le revenu dont dispose la famille et un revenu garanti (p. 70). Cette mesure a été étendue à tout le pays, mais a été très inégalement appliquée ; surtout elle a été très éphémère puisque 40 ans plus tard elle a été remplacée par une nouvelle législation qui renoue avec les anciennes logiques.

En effet, le Speenhamland Act a fait très vite l'objet de fortes critiques. Le déclenchement d'émeutes (émeutes de Swing) réclamant une augmentation des salaires, protestant contre l'utilisation de machines agricoles (des batteuses qui suppriment des emplois), dénonçant des réductions d'aide aux pauvres, a provoqué en réaction l'instauration d'une commission royale à l'origine d'un retour aux anciennes pratiques et à la proclamation de discours virulents à l'égard des pauvres. Le rapporteur de la commission, Nassau Senior, envisage « plusieurs moyens de gouverner le pays (...). Le premier consiste à exclure (les pauvres) de la vie politique. (...) Le deuxième serait de développer parmi eux une dévotion aveugle aux lois et coutumes du pays. (...) Enfin il faudrait s'appuyer sur la puissance militaire pour armer et organiser les classes supérieures et moyennes et les soutenir par une armée régulière formée à l'obéissance inconditionnelle » (p. 76). S'ensuit en 1834 la promulgation du « Poor Law Amendment Act », qui ne reprend pas vraiment les préconisations de Nassau Senior, mais qui déclare néanmoins illégale toute forme d'aide aux pauvres, hormis la mise au travail forcé dans les workhouses (rebaptisées « Bastilles de la loi sur les pauvres »), et qui développe une forte critique de la loi antérieure qui « a détruit le sens de l'effort et la morale des travailleurs et a éduqué une nouvelle génération dans l'oisiveté, l'ignorance et la malhonnêteté ».

Michel Husson passe ensuite aux événements dramatiques qui secouent l'Irlande au milieu du 19^e siècle (1845-1851) : une immense famine qui fait au moins un million de morts et un million et demi de migrants vers les USA et différents pays du Commonwealth. S'il s'attarde sur cet épisode, c'est qu'il le juge emblématique d'une forme de gouvernement anglais qui refuse

d'intervenir pour éviter ce désastre en raison d'un jugement radicalement négatif à l'égard d'une partie des habitants d'Irlande, non pas les propriétaires terriens d'origine anglo-saxonne et de religion anglicane, mais les natifs de cette île de « race celte » et de religion catholique. La famine a certes été provoquée par le mildiou qui a détruit la majeure partie de la récolte de pommes de terre, mais aussi par l'indifférence du gouvernement de Londres et par les expropriations des paysans irlandais se trouvant dans l'impossibilité de payer la location de leurs terres aux propriétaires anglais, enfin par la continuation d'exportations vers les pays étrangers des produits agricoles irlandais en pleine période de famine et de surmortalité.

Ces attitudes s'enracinent dans un ensemble de jugements négatifs à l'égard des irlandais, dans un raisonnement fondé sur des différences de races. Ainsi, une distinction est établie entre d'un côté les anglais et écossais et de l'autre les irlandais qui se trouvent à des « stades différents de civilisation ». Les irlandais sont certes plus nombreux que les anglais établis en Irlande, mais ces derniers les surpassent « du point de vue du savoir, de l'énergie et de la persévérance » (p. 98). Charles Darwin lui-même « reprend à son compte » le point de vue de l'essayiste William Greg : « L'Irlandais malpropre, sans ambition, insouciant, (qui se) multiplie comme un lapin » ; et au contraire : l'Écossais « frugal, prévoyant, plein de respect pour lui-même, ambitieux, moraliste, rigide, spiritualiste, sagace et très intelligent » (p.98).

De la même manière que les pauvres sont considérés comme la source de leur propre pauvreté, de même les irlandais sont tenus pour responsables de leurs difficultés. Charles Trevelyan, secrétaire adjoint au Trésor dans le gouvernement anglais, soutient que Dieu lui-même a voulu « donner une leçon aux Irlandais (...) : le vrai mal auquel nous devons faire face n'est pas la famine, mais le caractère égoïste, pervers et instable de ce peuple » (p. 94). A l'égard de cette population, les lois naturelles de l'économie (marché, offre et demande) doivent s'appliquer : l'État n'a pas à intervenir pour soulager les misères individuelles. Il en va de même concernant les lois naturelles de la démographie : les Irlandais apparaissent comme l'illustration exemplaire de la théorie de Malthus (voir plus loin) : la population irlandaise qui ne contrôle pas ses naissances augmente plus vite que les ressources qui permettent de la nourrir ; dès lors, le même Trevelyan, ancien étudiant de Malthus, considère que la famine est « un mécanisme efficace pour réduire l'excédent de population » (p. 102). On verra plus loin qu'à défaut de laisser faire la nature, la société humaine peut, voire doit, prendre des mesures coercitives pour éliminer les malades incurables, stériliser les femmes « idiotes », s'abstenir de secourir, de soigner, de vêtir, de loger les indigents.

2. La validation de ces conceptions par les « sciences » économique et démographique

Michel Husson développe dans plusieurs chapitres différents les conceptions de nombreux économistes, en majorité théoriciens du libéralisme, et en contrepoint quelques rares théoriciens marxistes. Il ne développe pas longuement l'analyse marxiste, cependant celle-ci fait l'objet d'un approfondissement en fin d'ouvrage dans une postface écrite par l'économiste Alain Bihr, centrée sur les concepts voisins d'« armée de réserve » et de « surnuméraires ».

Les citations de Marx parsèment l'ensemble de l'ouvrage de Michel Husson, avec une insistance sur l'épisode historique des enclosures. Celles-ci ont consisté dès le 16^e siècle à exproprier le petit peuple anglais de la jouissance des « communaux », c'est-à-dire des terres où les villageois pouvaient faire paître leurs bêtes, s'approvisionner en bois..., parce qu'elles étaient réputées la propriété de tous. Le moyen utilisé a été pour les premiers bourgeois et les nobles de clôturer ces terres par des murs de pierre sèche hauts de plus de deux mètres, d'y faire paître de grands troupeaux de moutons pour en récupérer la laine à destination de l'industrie textile naissante, et finalement d'interdire l'accès et donc l'usage de ces terres aux villageois.

C'est ce que Marx appelle « l'accumulation primitive du capital », qui permet au capitalisme de se constituer sur la base de l'expropriation, et donc du vol légal, en lieu et place de l'ordre social féodal antérieur. Ce processus aboutit à obliger les paysans à quitter leurs terres et à chercher, pas toujours avec succès, à se salarier dans les premières industries textiles, et dès lors à faire apparaître une masse grandissante de gens sans travail, de surnuméraires, de vagabonds, de pauvres et de mendiants. Ceux-ci vont vite apparaître aux yeux des âmes bien nées comme les rebuts de l'humanité, personnages sans morale, préférant survivre de l'aumône ou des premiers dispositifs d'assistance plutôt que de travailler. Pour Marx au contraire, ils sont victimes du capitalisme naissant et de la stratégie consistant à entretenir sans fin l'existence d'une armée de réserve, de surnuméraires, disponibles pour prendre les emplois, lorsque l'économie en a besoin. En ce sens, beaucoup d'auteurs conservateurs ont pu écrire que la richesse d'un pays avait besoin des pauvres ; mais Marx aurait plutôt dit que c'est le capitalisme qui a besoin de pauvres et qui crée la pauvreté.

Et de fait, dit Michel Husson, les intellectuels de l'époque, dans leur majorité, vont reprendre à leur compte ces visions négatives en les habillant d'un langage savant. Ainsi s'élaboreront des théories économiques et démographiques qui se prétendront scientifiques, alors qu'elles ne sont que la simple reprise des stéréotypes dominants de l'époque sur les pauvres et la pauvreté.

Adam Smith, généralement considéré comme l'un des principaux fondateurs de la théorie économique libérale, mais curieusement jamais cité dans l'ouvrage de Michel Husson, publié *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776). Il y expose principalement ce qu'il considère comme les lois naturelles du fonctionnement économique : un marché où interagissent d'un côté l'offre et de l'autre la demande, qui dans cette interaction aboutissent à définir un juste prix, sans qu'aucune autorité extérieure ait besoin d'intervenir ; bien plus, le bon fonctionnement économique exige précisément cette non intervention ; la seule bonne régulation du marché est la libre interaction entre l'offre et la demande, ce qu'il appelle « la main invisible ». Un second élément majeur de cette théorie est que le bien commun est lui aussi assuré naturellement par la recherche égoïste de son intérêt personnel par chaque individu. Bref, il faut surtout laisser faire et tout ira bien ; l'État n'a pas à s'occuper de l'économie, mais seulement de ses tâches régaliennes traditionnelles (police, armée, justice ; Smith ajoute néanmoins éducation).

D'une certaine manière, tout est dit ici concernant les fondements théoriques de la bonne gestion de la pauvreté ; les chantres ultérieurs du libéralisme économique⁷ ne feront que tirer les conclusions de leur lecture d'Adam Smith, souvent bien au-delà de ses analyses : chaque individu est responsable de sa propre situation, les pauvres, les sans travail également ; inutile de fausser la concurrence sur le marché en assistant les pauvres ; l'assistance aux pauvres ne peut avoir que des effets pervers : entretien de la fainéantise, de l'oisiveté, de la malhonnêteté, démoralisation des honnêtes travailleurs ..., d'autres ajouteront avec Malthus : entretien et développement d'une population de niveau inférieur, voire dégénérée.

Malthus est un auteur particulièrement cité et surtout fortement critiqué dans l'ouvrage de Michel Husson. Malthus est à la fois pasteur de l'église anglicane, économiste et démographe. Son œuvre majeure *Essai sur le principe de Population*⁸ (1798) est principalement

⁷ Husson en cite un grand nombre. Quelques exemples, **Irving Fisher** : l'imprévoyance des pauvres, « la réduction de la charge fiscale » par la « diminution des dégénérés, des délinquants et des déficients pris en charge par les institutions publiques » ; **Alfred Marshall** « économiste de référence », connu pour ses courbes d'offre et de demande, promoteur de l'idée de la suprématie de la race anglaise, apologiste de l'esclavage, partisan de l'interdiction d'enfanter chez les personnes en mauvaise santé physique et mentale ; **Thomas Nixon Carver** : « les menaces d'une immigration insuffisamment contrôlée » ; etc... (en particulier p. 255 à 284).

⁸ Ce titre est celui de la traduction française. Le titre de l'édition anglaise est plus développé, de plus il varie selon les éditions. A titre d'exemple, voici le 2^{ème} titre donné par Malthus : *Essai sur le principe de population. Étude*

démographique, mais contient des considérations économiques et morales extrêmement importantes, étroitement liées à ses thèses démographiques. On pourrait même soutenir que le fondement de sa pensée est principalement économique, très lié aux théories libérales d'Adam Smith, et que les développements démographiques ne sont là que comme arguments complémentaires à la pertinence de ces théories libérales. Michel Husson a mille fois raison de citer longuement ce qu'il nomme « l'apologue du banquet » (p. 37) avant même d'en venir à son approche démographique ; ce texte vise à montrer que l'assistance aux pauvres, mise en œuvre pour des raisons humanitaires, se révèle finalement catastrophique, car elle déclenche une famine généralisée ; moralité : comme le soutenait Adam Smith vingt ans avant Malthus, les lois de la nature sont sans doute cruelles, mais elles sont implacables, et ne pas les respecter engendre une souffrance encore plus grande⁹.

Le principe de population tient en deux constats et une conclusion. Premier constat, le niveau de population, s'il ne rencontre pas d'obstacle, double tous les 25 ans selon une progression géométrique (1-2-4-8...); inversement, deuxième constat, le niveau des subsistances permettant de vivre croît dans le même temps selon une progression arithmétique (1-2-3-4...). Conclusion : la croissance de la population est forcément limitée par les moyens de subsistance disponibles. Cet ajustement (implacable) est obtenu par le jeu de deux freins distincts : des freins préventifs, c'est-à-dire la chasteté et le contrôle des naissances, le premier est le seul préconisé par Malthus, le second est fermement condamné ; et des freins destructifs, la guerre, la famine, les épidémies... qui éliminent l'excédent de population. Si les freins préventifs ne sont pas utilisés, les freins destructifs sont mis en œuvre naturellement.

Michel Husson cite plusieurs auteurs qui ont retravaillé sur les calculs démographiques de Malthus et qui ont conclu que les progressions des niveaux de subsistances et de population calculés par Malthus ne correspondent pas à la réalité. On peut ajouter en outre que sa critique majeure concerne la référence fondatrice de Malthus aux théories économiques libérales et à ses conséquences sur la manière de gérer la pauvreté et les pauvres.

Sur ce dernier point Malthus reprend les critiques classiques de tout assistanat, mais il y ajoute une argumentation nouvelle. D'une part il considère que la responsabilité des pauvres dans leurs difficultés tient entre autres au fait qu'ils ne maîtrisent pas leur reproduction, mettent au monde plus d'enfants qu'ils n'ont la capacité de les élever, et plus généralement qu'ils mettent en œuvre des conduites inadaptées les empêchant de sortir de la misère. C'est pourquoi, Malthus considère que l'aide aux pauvres ne consiste pas à leur donner des ressources supplémentaires, mais d'abord à enquêter sur leurs manières de vivre, à déceler les conduites inappropriées (oisiveté, alcoolisme, absence du sens de l'épargne...) et à leur conseiller vivement des conduites plus adaptées, vertueuses, entre autres la chasteté, seul moyen moral de contrôler les naissances. Michel Husson ajoute à ce tableau le conseil de favoriser le sentiment de honte chez les pauvres, de manière à les aiguillonner vers la vertu (p.38). Les travailleurs sociaux qui apparaissent à la fin du 19^e n'ont fait le plus souvent rien d'autre qu'obéir, sans forcément le savoir, aux préconisations de Malthus.

3. Darwin et la sélection naturelle des espèces

Les deux tiers environ de l'ouvrage de Michel Husson sont consacrés à cette question. Pour autant, il ne présente que très peu les thèses de Darwin sur l'évolution des espèces végétales et animales, la sélection naturelle, la compétition pour la vie. Quelques mots rapides sur la théorie de Darwin s'imposent.

de ses effets sur le bonheur humain, dans le passé et le présent. Suivi des projets de l'auteur en vue de supprimer ou de diminuer à l'avenir les malheurs causés par ce principe.

⁹ Le caractère scandaleux de ce texte a incité Malthus à le supprimer des éditions ultérieures de son ouvrage.

Charles Darwin (1809-1882) est un des naturalistes qui permet de rompre avec les représentations chrétiennes des origines du monde, représentations « créationnistes » dans le vocabulaire contemporain. Son ouvrage le plus connu *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races les meilleures dans la lutte pour la vie* (1859) prend le contrepied de la croyance en un Dieu créateur d'espèces végétales et animales caractérisées entre autres par leur stabilité, leur invariance. Dans cet ouvrage, Darwin ne prend en compte que les espèces végétales et animales, l'espèce humaine n'y est pas étudiée. Cette dernière question sera abordée dans un ouvrage ultérieur *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle* (1871)¹⁰, où Darwin défend que l'espèce humaine descend des primates, et où il développe les effets de la compétition sexuelle entre mâles pour la possession des femmes, mais aussi la régulation effectuée par les sentiments d'humanité et de solidarité sur ces phénomènes.

Quatre principes majeurs ressortent de la théorie darwinienne. Le premier principe est celui de la variabilité des espèces : les espèces ne sont pas stables, elles varient dans le temps, évoluent, se transforment ; de même les individus au sein d'une même espèce sont en partie dissemblables des autres individus, sur les plans physiologique, morphologique, du comportement ; les espèces ont une capacité naturelle à varier. Le deuxième principe est l'hérédité : les différences propres à chaque individu au sein de la même espèce se transmettent, au moins certaines d'entre elles, aux descendants. Le troisième principe est celui de l'adaptation : les individus de toutes espèces ont des besoins qu'ils doivent satisfaire pour survivre : besoins de nourriture, besoin d'un abri, besoin d'un partenaire sexuel ; mais les ressources disponibles, variables selon l'environnement et l'époque, permettant de satisfaire ces besoins sont limitées ; s'ensuit une lutte pour la survie, dans laquelle les plus forts, les plus aptes à s'adapter aux contraintes de l'environnement, sont avantagés. Le quatrième principe découle des trois premiers : le principe de l'évolution, par lequel les plus adaptés, les plus forts ont plus de capacités à se donner, par l'hérédité¹¹, une descendance elle-même plus adaptée et plus forte ; l'évolution favorise la survie des plus forts et défavorise celle des plus faibles.

Deux remarques peuvent être formulées en rapport au contexte dans lequel la théorie darwinienne apparaît. D'une part, parce qu'il prend le contrepied des théories « créationnistes », le darwinisme est particulièrement bien reçu par toute une catégorie de population, agnostique, cultivée, non seulement en Angleterre, mais aussi en France où les thèses du botaniste et naturaliste Lamarck (1744-1829) ont préparé les esprits à l'idée d'évolution. D'autre part, peut-être surtout en Angleterre, les idées libérales en économie, insistant sur la concurrence, la compétition, entrent facilement en résonance avec les idées darwiniennes de lutte pour la survie, où les plus forts sont les gagnants des processus d'évolution. D'où l'interrogation de Michel Husson sur le darwinisme social.

4. Darwinisme social et eugénisme

La question à laquelle Michel Husson s'attache à répondre est celle de la responsabilité scientifique de Darwin dans ce qui a été appelé plus tard le darwinisme social, c'est à dire dans

¹⁰ Le titre français « La Descendance... » a récemment été retraduit de l'anglais par « La Filiation... », Éd. Syllepse, 1999. L'ensemble de l'ouvrage a fait l'objet d'une nouvelle traduction.

¹¹ Darwin utilise le concept d'hérédité comme l'un des facteurs explicatifs de sa théorie. Mais il est conscient de son ignorance, et de celle de ses contemporains, concernant la manière dont fonctionne la transmission héréditaire. Les connaissances en ce domaine ne viennent historiquement que plus tard avec les travaux de Mendel qui ouvrent la voie à la génétique moderne (Mendel est contemporain de Darwin, mais ses travaux ne sont vraiment reconnus qu'autour de 1900, après sa mort). Aujourd'hui, les enseignements universitaires correspondants, qui ont beaucoup évolué depuis Darwin et Mendel, sont nommés « la génétique des populations », où le facteur génétique est premier, mais où la reconnaissance du travail pionnier de Darwin est tout à fait reconnue.

une théorie d'inégalité de race (et de genre), fondée sur l'application à l'espèce humaine des analyses de Darwin sur l'évolution des espèces végétales et animales. Mais cette question est d'autant plus complexe qu'elle n'est abordée qu'à la marge par Darwin dans *L'origine des espèces*, tout en faisant l'objet de son deuxième ouvrage *La descendance de l'homme*, mais que finalement Darwin dans sa correspondance privée exprime des positions sensiblement distinctes de celles de ses publications. Bref la question revient à savoir si scientifiquement on peut transposer à l'espèce humaine les analyses de Darwin sur les espèces végétales et animales, en particulier les idées d'adaptation versus inadaptation, de compétition privilégiant la survie des plus adaptés et des plus forts sur les inadaptés et les plus faibles. Elle est aussi de savoir quelle est la responsabilité de Darwin dans le développement des idées eugénistes.

Dans un premier temps Michel Husson expose la réponse donnée par un spécialiste reconnu de Darwin, Patrick Tort, qui dans une publication de 2010, *Darwin n'est pas celui qu'on croit*, récuse fermement le lien supposé entre ce scientifique et le darwinisme social. Concernant l'espèce humaine, selon lui, Darwin parle bien d'un processus de sélection, mais d'« une sélection évoluée qui ne requiert la libre concurrence de tous qu'afin d'assurer le plus grand succès possible aux qualités rationnelles, affectives et morales utiles à la société » (p. 124). Et Tort a cette formule paradoxale : « La sélection naturelle sélectionne la civilisation qui s'oppose à la sélection naturelle » (*Misère de la sociobiologie*, 1985).

Michel Husson ne partage pas le point de vue de Tort : selon lui, dans ses publications, Darwin hésite entre deux considérations contradictoires, qu'il juge pertinentes toutes les deux. Il cite à ce sujet une commentatrice¹² de Darwin qui résume le dilemme darwinien : « Comment les êtres humains peuvent-ils résoudre ce conflit inévitable entre, d'un côté, les idéaux humanitaires et les pratiques de la plus noble partie de notre nature et, de l'autre, les intérêts de la race, dont l'efficacité biologique serait supposément compromise par ces idéaux et ces pratiques ? ». Husson cite aussi ce texte de Darwin qui formule son hésitation à trancher clairement cette question : « Les membres faibles des sociétés civilisées propagent leur nature », les effets de ce processus sont « incontestablement mauvais », en ce qu'ils favorisent la multiplication « des êtres débiles », mais une action publique visant à entraver ce processus serait « une utopie » irréalizable « tant que les lois de l'hérédité ne seront pas complètement connues » (p. 125).

Mais ajoute Michel Husson, la correspondance privée de Darwin avec d'autres scientifiques est d'une autre nature : finies les hésitations ! Dans ces lettres Darwin soutient, concernant l'espèce humaine, les idées de races supérieures et de races inférieures, de légitimité de la mise au pas de celles-ci par celles-là, voire de leur élimination. Ainsi Husson cite des soutiens explicites de Darwin à des écrits d'autres scientifiques qui clairement défendent des positions racistes. Exemple : concernant la question irlandaise, Darwin dans une lettre à l'ecclésiastique Charles Kingsley approuve fermement les opinions racistes et suprématistes de ce dernier : « Ce que vous dites à propos des races humaines supérieures, qui remplacent et éliminent les races inférieures, est très juste. Et aussi que, dans 500 ans, quand la race anglo-saxonne se sera propagée et aura exterminé des nations entières, la race humaine, prise dans son ensemble aura accédé à un degré supérieur » (p. 98).

De même, dans un domaine qu'il aborde peu, celui du travail et des travailleurs de son époque et de son pays et celui de l'organisation du travail et des salaires, Darwin écrit à un juriste suisse en 1872 : « J'aimerais beaucoup que vous preniez le temps de discuter d'un point connexe, à savoir la règle instaurée par tous nos syndicats ouvriers selon laquelle tout travailleur, qu'il soit bon ou mauvais, fort ou faible, devrait avoir la même durée du travail et le même salaire. Les syndicats s'opposent également au travail à la pièce, bref à toute concurrence. Et j'ai bien peur que nos sociétés coopératives (...) n'excluent elles aussi le principe de concurrence. Cela me

¹² Sheila Weiss.

semble un grand mal pour le progrès futur de l'humanité » (p. 219). Et Husson de commenter : préjugés de classes et positions réactionnaires.

Michel Husson complète son argumentation par la proximité de pensée de Darwin avec d'autres scientifiques de son époque, en particulier son cousin Francis Galton, fondateur du courant eugéniste, et William Rathbone Greg (cité plus haut). On peut ici s'en tenir à quelques citations de Francis Galton, pour les travaux de qui Darwin est fort élogieux, en particulier pour son « grand ouvrage » *Le génie héréditaire* (p. 133) : « Le principe de la sélection naturelle selon lequel les races supérieures les mieux dotées de l'espèce humaine piétinent et évincent les races moins favorisées en raison de leur aptitude supérieure, semble être universellement vérifiée » (p. 126). « Nous avons permis de vivre à ceux qui, dans un état plus naturel et moins avancé, seraient morts, et qu'il aurait mieux valu laisser mourir, du seul point de vue de la perfection physique de la race ». « Les arrangements sociaux sont gérés et contrôlés par les classes les moins éduquées, les moins formées (...), les plus ignorants des lois terriblement contraignantes de la transmission héréditaire » (p. 127). « (On pourrait imaginer) une république qui interdirait aux indigents d'enfanter. (Ainsi) les traits dégradés ou inférieurs pourraient être éliminés, tandis que les caractéristiques supérieures seraient sélectionnées et confirmées, jusqu'à ce que la race humaine devienne une congrégation de saints, de sages et d'athlètes » (p. 127). Dans l'éditorial du premier numéro des *Annales de l'Eugénisme* (1925), Galton lance un appel à un « djihad (...) une guerre sainte contre les coutumes et préjugés qui portent atteinte aux qualités physiques et morales de notre race » (p. 138).

Et Michel Husson conclut son raisonnement par une condamnation de Darwin comme soutien du darwinisme social : « Certes le cauteleux Darwin a toujours pris la précaution de s'abriter derrière les prises de position d'autres auteurs, en particulier son cousin Francis Galton. Mais jamais il ne s'est désolidarisé des interprétations de sa théorie cherchant à en faire le fondement d'inégalités de toutes sortes, qu'il s'agisse de races ou de sexes. C'est pourquoi, il n'est décidément pas possible d'absoudre Darwin du darwinisme social » (p. 148).

Michel Husson termine son ouvrage par de longues explications sur les déviations extrêmes du darwinisme social dans les courants d'extrême droite occidentale et dans le fascisme. Il pointe en particulier des auteurs allemands du début du 20^e (c'est-à-dire avant l'épisode nazi), comme Ernst Haeckel. Ce dernier critique les idées humanistes accordant une valeur à l'individu ; pour lui « l'individu n'existe que pour remplir une fonction pour l'espèce, il n'est donc pas une fin en soi ». Dès lors, d'une part, il n'est pas utile de garder en vie les malades inguérissables, les aliénés..., et d'autre part le bon régime politique d'une société ne peut être qu'aristocratique, et certainement pas démocratique, encore moins socialiste ». Et Husson note que Darwin lui écrit qu'il est « en plein accord avec lui » (p. 168-169). Haeckel va jusqu'à tenir des raisonnements tout à fait curieux : pour lui Jésus ne peut pas être d'origine juive, car « sa personnalité si haute, si noble » ne peut faire de lui qu'un aryen, voire mieux encore il ne peut appartenir qu'« à son rameau le plus noble : l'hellénisme (p. 171) ».

Logiquement, le darwinisme social a été approprié par les dignitaires du nazisme, par l'intermédiaire de quelques intellectuels qui s'en font les promoteurs. L'anglais Houston Stewart Chamberlain, par exemple, honoré et visité par l'empereur Guillaume II, puis par Hitler et Goebbels, ne jure que par la race aryenne « sans qui une nuit éternelle eût envahi le monde » ; ou encore le français Georges Vacher de Lapouge, partisan de mesurer l'intelligence des hommes à partir de la longueur du crâne et du cerveau, et ainsi prônant une distinction entre les dolichocéphales « promis à une haute destinée » et les brachycéphales¹³, « peu talentueux, surtout soucieux de niveler tout ce qui dépasse, comptant surtout sur la protection de l'État » (p. 207). C'est aussi en fonction de cette distinction qu'il relit l'histoire de France dans

¹³ Respectivement, crâne allongé et crâne court.

l'opposition entre les Francs et les Gaulois, ou entre les roturiers gallo-romains et les nobles germaniques, et qu'il fustige à de nombreuses reprises l'esprit révolutionnaire de 1789 et le souci d'égalité et de fraternité¹⁴.

Michel Husson parle encore d'un médecin français connu et reconnu (prix Nobel de médecine en 1912) pour ses travaux sur les vaisseaux et les transplantations d'organes : Alexis Carel, réputé dans les cercles catholiques, dont les ouvrages (*L'homme cet inconnu*, 1935) étaient encore recommandés dans les séminaires dans les années 1960¹⁵. Pour lui, les classes sociales sont en réalité des classes biologiques : « Les prolétaires doivent leur situation à des défauts héréditaires de leur corps et de l'esprit » (p. 227). Comme bien d'autres avant lui, cette infériorité et les défauts qui lui sont liés (stupidité, inintelligence, inattention, dispersion) lui font considérer comme « absurde de leur donner le même pouvoir électoral qu'à l'individu complètement éduqué » (p. 227). Ses dernières années sont marquées par une adhésion sans réserve au pétainisme et au nazisme ; il va jusqu'à prôner l'extermination des « criminels, des assassins, des voleurs, des escrocs (par un) gaz approprié, permettant ainsi d'en disposer de façon humaine et économique » (p. 229).

Curieusement, mais est-ce vraiment étonnant ?, tous ces délires débouchent inévitablement sur l'infériorité des femmes par rapport aux hommes, ainsi que sur des critiques haineuses des juifs.

Quelques mots pour conclure

Dans notre approche de la pauvreté lors des journées d'étude organisées par le CNAHES et l'AREHSS, nos analyses ont été principalement économiques, sociologiques, historiques. L'ouvrage de Michel Husson nous invite à compléter par des approches tirées des évolutions de la biologie. Mais il s'agit de prendre en compte sans doute les contenus de cette science, mais aussi la manière dont les citoyens ordinaires, aussi bien que les intellectuels et les politiques utilisent ces données issues des sciences, se les approprient, dans des sens multiples, et les utilisent dans le champ proprement politique. C'est ce que nous invite à faire Michel Husson quand il interroge Darwin et le darwinisme social ; et ceci est valable aussi bien pour la biologie, que pour l'économie et la sociologie, ou toute autre science.

Par ailleurs, il faut bien être conscient que les scientifiques sont des individus comme les autres, et que leurs affects, voire leurs croyances (ils n'en sont pas exempts) peuvent exercer une influence sur leur travail scientifique. Le cas de Charles Darwin est en ce domaine tout à fait exemplaire, puisque selon qu'il écrit un ouvrage sur ses travaux scientifiques ou qu'il correspond avec un cousin, un ami ou un collègue, il soutient des thèses non seulement différentes, mais aussi contradictoires. On peut d'ailleurs interpréter ces éléments autrement que Michel Husson. Celui-ci dit clairement qu'au bout du compte, on ne peut pas « absoudre Darwin du darwinisme social », avec un argument de poids : Darwin, qui avait connaissance des utilisations eugénistes de sa théorie, n'a jamais désapprouvé ces interprétations. Certes, mais on pourrait aussi penser que, pris dans des approches contraires, qu'il ne parvient pas à résoudre, il garde pour lui-même et ses proches les analyses dont scientifiquement il n'est pas sûr, et qu'il fait en sorte que ses publications ne contiennent que des éléments qu'il juge solides. Chacun jugera. En tout état de cause, on voit bien que les scientifiques sont à la fois capables de modifier par leurs travaux les idées de leurs contemporains, mais aussi manifestent une sensibilité aux idées dominantes du pays et de l'époque où ils vivent, le contraire serait étonnant.

¹⁴ Citation de Lapouge dans l'ouvrage de M. Husson : « A la formule célèbre qui résume le christianisme laïcisé de la Révolution : Liberté, Égalité, Fraternité, nous répondrons : Déterminisme, Inégalité, Sélection » (p. 214).

¹⁵ Remarque personnelle.